Document généré le 9 mai 2024 05:46

Liberté

Des dazibaos à Outremont?

François Hébert

Volume 22, numéro 1 (127), janvier–février 1980

URI : https://id.erudit.org/iderudit/29844ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Hébert, F. (1980). Des dazibaos à Outremont? *Liberté*, *22*(1), 95–99.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1980

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Polémique

François Hébert

Des dazibaos à Outremont ?

Il faut croire qu'en France, on s'ennuie. Pour se distraire, il y a quelques siècles, la Cour faisait venir des Hurons et s'émerveillait devant leurs plumes et leurs mocassins. Aujourd'hui, une Acadienne ou des Québécois font l'affaire, pourvu qu'ils apportent avec eux des *souvenirs*. J'entends d'ici, ces jours-ci, bringuebaler dans les rues de Paris une certaine charrette. Il y a quelques années, la bonne société fut quelque peu amusée par la tuberculose, les glaires et les poèmes de Jean le Maigre : le charme grossier de la paysannerie. Et puis ce fut le frou-frou des jupes de certaine dame de Kamouraska, à quoi répondit le froissement de frocs de nonnes. On délégua encore un Roi de la Patate : *oily was beautiful*. Gabrielle Roy ? On ne connaît plus. Hubert Aquin ? Trop compliqué. Réjean Ducharme ? Trop intelligent ; un de ses romans fut remarqué par Le Clézio qui parla « de la technique de guerre *apache* en littérature » (c'est moi qui souligne)...

Aujourd'hui on lit dans *le Monde*, sous la plume de Jacques Cellard, que Michèle Lalonde est un des trois ou quatre grands écrivains français actuels. Quelle mouche le pique ? Et pique aussi Jean-Pierre Faye qui, dans sa préface au livre de Michèle Lalonde, *Défense et illustration de la langue québécoise* (Seghers/Laffont, collection Change), la situe « entre *Finnegan's* et Panurge ». Rien que ça ? Notons

au passage qu'à *Change,* on a des tics : on ne la situe pas entre Joyce et Rabelais, mais entre une oeuvre et un personnage. *Very* subtil ! Et on va au plus pressé : *Finnegan's* pour *Finnegan's Wake* (ah ! tempus fugit !). A leur instar, Michèle Lalonde parlera de « La Révo tranquille » ; ailleurs, elle inventera des mots comme *intelliger.* Le décousu (majuscules inopinées, ponctuation débridée, alinéas qui vous arrivent comme des syncopes, etc.) est la marque de commerce de *Change.* Il est étrange que se rencontrent ainsi le décousu de *Change* et, par exemple, dans *Québec souverain,* un rapailleur comme Gaston Miron, et ici, les catalognes, courtepointes et autres, typiques, locales, de Michèle Lalonde et sa recherche passionnée du *tissu* collectif. (Ce qui me conduira tantôt à m'interroger sur la forme de ce *texte* apparemment éclaté.)

En attendant, quelques mots du contenu. *La Défense* . . . proprement dite est un petit essai humoristique, que j'ai relu avec plaisir, qui pose bien la question de la langue au Québec et règle leur compte à bon nombre de clichés sur le sujet. Il y a ensuite du théâtre (plein de cris) ; des « poèmes » (j'y reviendrai) ; des proses « bilingues » (manuscrites et imprimées) ; et enfin, les proses qui ferment le recueil, qui sont de deux natures (et souvent hybrides) : articles, fragments narratifs. Dans ces proses, il y a à prendre et à laisser. A laisser : les textes sur les « Etats de la parlure », redondants. Pertinentes m'ont paru les considérations sur le féminisme et sur l'histoire de notre intelligentsia ; pas excessivement originales, non, mais faisant le point, et on pourra s'y référer pour aller plus loin : réflexions d'*honnête femme* en somme. Son article « Les écrivains et la révolution » me semble le plus porteur des motivations profondes (souvent confuses et contradictoires) de Michèle Lalonde, et aussi un reflet (comme le furent en leur temps *le Cassé, les Nègres blancs d'Amérique*) de ce que nous sommes, ou plus exactement de ce que nous avons été dans les années 60, un reflet pas très rose, ni par ce qui est dit, ni par la manière dont c'est dit : les mots sont employés de façon fort vague, tirés à hue et à dia comme des chevaux qu'on guiderait sans tenir compte de leur souffle et de leurs muscles, des mots comme *création, sens, histoire, révolution, immortalité.*

Quant aux textes de création, bribes de romans inédits, qui (sauf la première moitié de *Poste restante,* prose qui me plaît beaucoup, assez aquinienne, prometteuse — hélas ! ça tourne court après trois ou quatre pages) sont plutôt ordinaires, d'intérêt limité, des espèces de *streams of consciousness* farcis de « mon amour » et de noms (une véritable manie !) de boutiques, de compagnies, de marques de produits de consommation, de *Shake N'Bake,* de *Frig O Seal* et tutti quanti, à tel point qu'on se demande si la publication de ces fragments ici ne constitue pas l'alibi d'une romancière peu inspirée, qui se vaccine contre cela en inoculant le lecteur d'échantillons immunisateurs.

Un souffle épique guide notre passionaria à travers tout le livre, qui la porte plus à la défense de la langue et du peuple que de la littérature et de l'intelligence, esquivant souvent l'essentiel sous de douteux prétextes du genre : « A défaut d'espace (sic) pour approfondir cette remarque, je me contente (sic) de m'interroger sur les conditions d'une esthétique révolutionnaire . . . » (les points de suspension sont d'elle). Dommage ! Surtout que la question est au coeur de toute sa problématique. Ayant, moi, un peu d'espace, je ferai quelques remarques.

Il me semble que la longue marche de Michèle Lalonde a lieu dans les fardoches d'un jardin bourgeois, d'Outremont disons, d'où viennent d'ailleurs nombre de péquistes influents. Me revient à l'esprit la vieille question de « l'intellectuel au service du peuple », ce qu'est presque toujours Michèle Lalonde et dont elle ne se défend que rarement : or on n'écrit jamais que pour soi, même si les apparences et les conséquences paraissent justifier l'apostolat. Bourgeoise, Michèle Lalonde ? Oui, en ce sens que toute son entreprise repose sur des bases commodes, des thèmes convenus ; et comme celui de l'étudiant(e), son engagement et son questionnement dépendent du sujet du cours, des suggestions du professeur (je reparlerai de Gaston Miron). En un mot, ses interventions surprennent peu ; dès le départ, son engagement semble *aller de soi,* la nécessité de la révolution par exemple. J'appelle une telle attitude : *bourgeoise.*

Ni le livre ni (plus particulièrement) les poèmes ne sont proprement subversifs. La forme du livre, faussement éclatée, ne doit pas duper : le divers, l'informe ici ne correspondent pas à un désir de subversion des formes, un désir de « révolution » (pourtant ce mot revient souvent). Il s'agit plutôt d'une anthologie où, curieusement, les morceaux choisis constituent, à peu de choses près, l'oeuvre entier !

Quant aux poèmes, ils n'en sont pas, mais des *affiches*. Alors, qu'on ne nous trompe pas sur la marchandise en parlant de « poésie », fût-elle « intervenante ». Bien sûr, dans cette optique, il y a d'heureux bouts rimés :

ce fut une étrange saison
de honte et de contradiction
les poètes étaient en prison
et la liberté d'expression
était gardée dans l'autre langue.

Mais on sent bien que des poèmes de ce type, si réussis soient-ils, tendent moins à *la poésie* (whatever it is !) qu'à des résultats circonstanciels comme la révocation de la loi sur les mesures de guerre ou l'adoption de la loi 101 : en un sens, ces poèmes, on devrait plutôt les publier dans le *Journal des débats* de l'Assemblée nationale... Certes, comme Jacques Brault, j'aime les affiches recouvrant les lézardes des murs et dont la colle empêche les murs de s'écrouler. Mais celles-ci, on dirait qu'elles ont la colle étendue sur le devant, sans doute pour coller à celui qui les regarde ! Autrement dit, ce qu'on pourrait appeler le *réalisme nationaliste* de Michèle Lalonde a quelque chose d'un peu primaire. Ses poèmes sont pleins de bonnes intentions, si bonnes et touchantes d'ailleurs que ma plume de polémiste pour un peu manquerait de force et de griffes ; mais allons ! ne nous laissons pas abattre par la commisération. L'ennui c'est que ces poèmes cachent mal les ficelles : on voit partout le filigrane des affiches. Outre que cela nuit à l'efficacité des messages, cela n'a rien non plus de poétique : ici, les thèmes (spécialement l'hiver, la neige, le froid, etc.) servent manifestement les thèses, ce qui est de *bonne guerre* dans la publicité, privée ou politique, mais de *mauvais goût* dans la poésie, cet art du filigrane, ce jeu de

figures mobiles, virtuelles, subtiles, souvent secrètes. Ici, la poésie se veut *intervenante* : pieux synonyme d'*engagée*. Or je crois (je ne l'enseigne pas) que la poésie vise moins à intervenir (si ce n'est à un premier niveau, évident et superficiel), moins à transformer le monde qu'à le connaître (au sens étymologique), vise moins au fond à le rendre vivable qu'à le vivre simplement, à l'habiter pleinement.

Quant à la Révolution dont Michèle Lalonde rêve, qui veut se mettre au diapason de la « rumeur du peuple », mais dont les contacts avec ces bonnes gens se limitent à une balade dans l'autobus 80 (chez les immigrants qu'elle voit *par la vitre*), cette Révolution, elle sera faite *par qui ? pour qui ? contre qui ?* Tantôt pour la nation, tantôt contre la ville, tantôt pour la masse, les foules, tantôt pour *nous* (c'est qui, ça ?), tantôt pour les colonisés, contre l'Occupant, le Pouvoir, l'Autre, tantôt pour un enfant mort dans une rizière du Vietnam ou pour « quelque obscur guérillero abattu par le froid » (le Che à Ste-Adèle ?), tantôt pour les francophones ; le plus souvent, me semble-t-il, pour *elle-même* qui souffre *de tout cela*. Quelle générosité ! Mais quelle dispersion ! Une révolte tous azimuts ! Et enfin, quelle abnégation : « j'écrirai désormais comme quiconque : en lettres blanches sur murs de brique ». Des dazibaos[1] à Outremont ? Les avez-vous vus ?

Un greffon, voilà bien l'oeuvre de Michèle Lalonde, extraite de celle, cent fois plus riche, plus ample, et vive, de Gaston Miron, et transplantée maintenant de l'autre côté de l'Atlantique, où elle s'étiolera bien vite.

---

(1) Messages du peuple au peuple affichés sur les murs des villes chinoises.